

≡≡≡ **PROCÉDÉ B.B.R.** ≡≡≡
DE COMPOSITION AUTOMATIQUE
DES TEXTES

SPÉCIMENS, ÉPREUVES ET COMMENTAIRES
RELATIFS AUX ESSAIS PRÉLIMINAIRES

NOVEMBRE 1958

CARACTÉRISTIQUES PRINCIPALES DU PROCÉDÉ B.B.R.

Le procédé B. B. R. se propose, entre autres objectifs, d'exploiter l'enregistrement simultané, sur ruban perforé, d'une frappe dactylographique d'un texte dont les coupures de lignes soient absolument quelconques et, bien entendu, non justifiées, en vue de produire, de façon entièrement automatique, un nouveau ruban perforé, prêt à l'emploi sur machine de n'importe quel type, pourvu que celle-ci soit commandée par le moyen d'un tel ruban.

Les lignes sont, après obtention de la frappe dactylographique, coupées et justifiées automatiquement en fonction de la chasse du caractère et de la largeur des signes employés, ainsi que des règles typographiques.

Une mise en page est automatiquement exécutée ou préparée, comportant notamment l'aménagement de zones blanches pour titres, clichés pleine largeur ou habillés.

Une autre caractéristique importante du procédé B. B. R. est qu'il permet d'introduire automatiquement, avant que la machine à composer soit mise en action, et sur le vu de l'épreuve dactylographique initiale, toutes les corrections désirées, pouvant porter aussi bien sur les signaux de commande que sur les signes proprement dits du texte. Il utilise, pour cela, le clavier même qui a servi à préparer la frappe initiale. On y frappe les corrections désirées, précédées du numéro de la ligne dactylographiée et du numéro du mot à corriger dans cette ligne. On utilise ainsi la particularité de la frappe d'avoir été automatiquement numérotée ligne par ligne dans une série continue.

Le ruban perforé initial et le ruban perforé des corrections sont exploités simultanément par la calculatrice, qui en fait la synthèse, et produit un ruban prêt à l'emploi.

ESSAIS PRÉSENTÉS DANS CETTE NOTICE

Les essais présentés dans cette notice ont eu pour objet de vérifier la validité des principes du procédé, et orienter ses promoteurs pour les étapes ultérieures.

Ils ont été exécutés à l'aide d'une calculatrice numérique non spécialement adaptée à cet effet, construite par la Société d'Électronique et d'Automatisme à Courbevoie, et utilisée par la Société Monsavon-l'Oréal pour les besoins de ses services commerciaux. Cette société a bien voulu autoriser l'emploi de la machine pendant quelques heures creuses.

Le clavier expérimental, comportant dactylographie, perforation de ruban et numérotage des lignes, a été construit par les Établissements Bariquand et Marre à Arcueil. Les bandes perforées d'essai obtenues ont été exploitées à l'Imprimerie Nationale sur Intertype « Supervitesse » commandée par Télétypesetter.

Les conditions matérielles dans lesquelles ces essais ont été effectués et les objectifs purement expérimentaux et d'ailleurs limités vers lesquels ils tendaient, expliquent que de nombreuses déficiences de détail puissent y être relevées. Il sera manifeste, aux yeux d'un professionnel, qu'elles n'entachent aucunement les principes du procédé, et que la parfaite validité de ces derniers est ainsi confirmée, une voie nouvelle s'ouvrant pour les techniques de composition des textes.

COMMENTAIRES RELATIFS AUX SPÉCIMENS DACTYLOGRAPHIÉS

● Les numéros de ligne sont frappés automatiquement par le clavier spécial B. B. R., sans intervention de l'opérateur autre que la commande du retour du chariot. Ils se suivent sans retour à zéro aux changements de feuillet, ce qui permet de désigner sans ambiguïté une ligne quelconque d'un volumineux ouvrage.

- Sont frappés en rouge :
 - 1° Les numéros de ligne;
 - 2° Les signaux de service.

● On voit que les capitales sont précédées et suivies d'un point rouge qui manifeste l'intervention d'une perforation sur le ruban pour commander le passage en capitale, ou le retour en bas de casse. Ce point se frappe automatiquement, sans que l'opérateur ait à intervenir. Néanmoins il présente un certain inconvénient pour une lecture facile de l'épreuve. Il est projeté, dans une version améliorée, de supprimer purement et simplement ces points, d'autres dispositions étant prises par ailleurs.

● On a créé sur le clavier expérimental, outre les positions « minuscules » et « majuscules », une troisième position réservée aux petites capitales et à certaines ponctuations. Les signes correspondants sont figurés comme les signes de la position « grandes capitales », mais ils apparaissent en vert. C'est ainsi que les guillemets se représentent par des parenthèses vertes. Pour ne pas alourdir la reproduction de ces épreuves on a confondu le vert et le noir sur les fac-similés.

Dans une nouvelle version envisagée, une autre solution sera probablement adoptée.

- Les signaux rouges **W**, **X**, **Y**, **Z** signifient respectivement :
 - W** : romain maigre; **Y** : romain gras;
 - X** : italique maigre; **Z** : italique gras.

Ce nombre de quatre signaux n'est pas limitatif.

- Le signal rouge **L** signifie : fin d'alinéa. Il provoque le cadratinage à droite immédiat et le passage à la ligne suivante avec un rentrant bien déterminé, qu'on peut évidemment modifier à volonté.

Remarquer ce signal aux lignes dactylographiées n°s 17, 36, 56, 65, 78, 107, 131.

Bien entendu, rien n'oblige l'opérateur à supprimer les alinéas sur sa propre dactylographie, comme on l'a fait sur l'exemple présenté ici, pour que la démonstration soit plus évidente. Toutefois, il est bien clair qu'il doit éviter, quand il va à la ligne après avoir frappé le signal, et fait un « rentrant », de commander ce dernier avec la barre des espaces. Il doit alors le faire avec une touche spéciale qui soit inefficace sur la perforation ou avec des touches spéciales aux blancs fixes.

● Il est intéressant de souligner à quel point une dactylographie défectueuse quant à la longueur et la coupure des lignes est indifférente pour le résultat. Noter en particulier la coupure dactylographique des lignes n°s 6 et 39, et la comparer aux résultats typographiques donnés plus loin.

● A ce propos, il faut indiquer que le trait d'union en fin de ligne est frappé (dans la version actuelle de l'appareil) par une touche spéciale, distincte de celle qui commande le trait d'union normal. Il s'ensuit une perforation distincte, qui rend inefficace dans la calculatrice le trait d'union de fin de ligne. Il sera possible dans l'avenir de supprimer la sujétion imposée à l'opérateur, tendant à distinguer l'emploi des deux touches.

SPÉCIMEN DE DACTYLOGRAPHIE DE BASE

0 +50H2500.L.e bon sens est la chose du monde la mieux partagée: car cha-
 1 cun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus diffi-
 2 ciles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer
 3 plus qu'ils en ont.. E.n quoi il n'est pas vraisemblable que tous se
 4 trompent; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et
 5 distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le
 6 bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; (X.I.-
 7 l faut remarquer que. contrairement à notre usage. .D.escartes assimile
 8 ici le .(.bon sens.). à la raison.. L.'expression dépasse la simple vie
 9 quotidienne et s'applique au domaine intellectuel...) Wet ainsi que la
 10 diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus rai-
 1 sonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos
 2 pensées par diverses voies et ne considérons pas les mêmes choses.. C.ar
 3 ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'ap-
 4 pliquer bien.. L.es plus grandes âmes sont capables des plus grands vices
 5 aussi bien que des plus grandes vertus; et ceux qui ne marchent que fort
 6 lentement peuvent avancer beaucoup davantage, s'ils suivent toujours le
 7 droit chemin, que ne font ce qui courent et qui s'en éloignent..LP.our
 8 moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que
 9 ceux du commun; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi promp-
 20 te, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample
 1 ou aussi présente, (X.L.a mémoire est .(.présente.). lorsque les souve-
 2 nirs répondent à notre appel au moment précis où nous en avons besoin...)
 3 Wque quelques autres.. E.t je ne sache point de qualités que celles-ci
 4 qui servent à la perfection de l'esprit: car, pour la raison, ou le sens,
 5 d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distin-
 6 gue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun, et
 7 suivre en ceci l'opinion commune des philosophes qui disent qu'il n'y a
 8 du plus ou du moins qu'entre les Yaccidents, Wet non point entre les Yfor-
 9 mes Wou natures des Yindividus Wd'une même YespèceW.. XD.escartes fait
 30 allusion dans cette phrase à une distinction que fait dans tout être vi-
 1 vant, la philosophie du .M.oyen .A.ge, à l'exemple d'.A.ristote.. P.ar
 2 exemple, la Zforme Xou nature de l'homme est l'ensemble des caractères
 3 (mammifère, bipède, etc...) qui différencie son espèce de celle des au-
 4 tres animaux.. O.n comprend qu'elle est la même chez tous les individus..
 5 Tandis que leurs ZaccidentsX, (couleur de leur peau, de leurs yeux, etc-
 6 ...) sont susceptibles de variations..LWM.ais je ne craindrai pas de dire
 7 que je pense avoir eu beaucoup d'heur de m'être rencontré dès ma jeunesse
 8 en certains chemins, qui m'ont conduit à des considérations et des maxi-
 9 mes, dont j'ai formé une méthode, par laquelle il me semble que j'ai moy-
 40 yen d'augmenter par degrés ma connaissance et de l'élever peu à peu au
 1 plus haut point auquel la médiocrité de mon esprit et la courte durée de
 2 ma vie lui pourront permettre d'atteindre.. C.ar j'en ai déjà recueilli
 3 de tels fruits, qu'encore qu'au jugement que je fais de moi-même, je tâ-
 4 che toujours de pencher vers le côté de la défiance plutôt que vers celui
 5 de la présomption; et que, regardant d'un oeil de philosophe les diverses
 6 actions et entreprises de tous les hommes, il n'y en ait quasi aucune qui
 7 ne me semble vaine et inutile, je ne laisse pas de recevoir une extrême
 8 satisfaction du progrès que je pense avoir déjà fait en la recherche de
 9 la vérité, (X.D.escartes est en effet fort avancé dans cette .(.recher-
 50 che de la vérité.)., puisque la méthode, conçue dans ses grandes lignes

SPÉCIMEN DE DACTYLOGRAPHIE DE BASE (Suite)

1 dès .1619., lui avait permis en .1628. d'énoncer les grands principes de
 2 sa philosophie et de mener à bien de nombreux travaux scientifiques...)
 3 Wet de concevoir de telles espérances pour l'avenir que si, entre les oc-
 4 cupations des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit soli-
 5 dement bonne et importante, j'ose croire que c'est celle que j'ai choisi-
 6 e..LT.outefois, il se peut faire que je me trompe, et ce n'est peut-être
 7 qu'un peu de cuivre et de verre que je prends pour de l'or et des dia-
 8 mants.. J.e sais combien nous sommes sujets à nous méprendre en ce qui
 9 nous touche; et combien aussi les jugements de nos amis nous doivent être
 60 suspects lorsqu'ils sont en notre faveur.. M.ais je serai bien aise de
 1 faire voir en ce discours quels sont les chemins que j'ai suivis, et d'y
 2 représenter ma vie comme un tableau, afin que chacun en puisse juger, et
 3 qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nou-
 4 veau moyen de m'instruire, que j'ajouterai à ceux dont j'ai coutume de
 5 me servir..LA.insi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que
 6 chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire
 7 voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne...(X.C.ette déclai-
 8 ration s'accorde avec la lutte de .D.escartes contre l'autorité en mati-
 9 ère philosophique.. P.rescrire une méthode aux hommes lui paraîtrait
 70 constituer un empiètement sur leur droit de libre examen...) W.C.eux qui
 1 se mêlent de donner des préceptes se doivent estimer plus habiles que
 2 ceux auxquels ils les donnent, et, s'ils manquent en la moindre chose,
 3 ils en sont blâmables.. M.ais, ne proposant cet écrit que comme une his-
 4 toire. ou. si vous l'aimez mieux, que comme une fable en laquelle, parmi
 5 quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut-être aussi plu-
 6 sieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, j'espère qu'il sera
 7 utile à quelques-uns, sans être nuisible à personne, et que tous me sau-
 8 ront gré de ma franchise..LJ.'ai été nourri aux lettres dès mon enfance,
 9 et, pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir
 80 une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie,
 1 j'avais un extrême désir de les apprendre... (X.D.escartes reçut en effet,
 2 au .C.ollège de .J.ésuites de .L.a .F.lèche, une éducation littéraire
 3 très complète.. E.ntre .164. et .1612. il étudia, dans les classes de
 4 .G.rammaire, de .R.hétorique, d'.H.umanités et de .P.hilosophie, toutes
 5 les branches dont il parle au paragraphe suivant...) W.M.ais, sitôt que
 6 j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être
 7 reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion.. C.ar je me
 8 trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me semblait
 9 n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais
 90 découvert de plus en plus mon ignorance.. E.t néanmoins j'étais en l'une
 1 des plus célèbres écoles de l'.E.uropa, où je pensais qu'il devait y avoir
 2 de savants hommes, (X.L.e collège des .J.ésuites de .L.a .F.lèche...) W.
 3 s'il y en avait en aucun endroit de la terre.. J.'y avais appris tout
 4 ce que les autres y apprenaient; et même, ne m'étant pas contenté des
 5 sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant
 6 de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares qui avaient
 7 pu tomber entre mes mains.. (X.C.es livres défendus traitaient de la
 8 magie, de l'alchimie et des autres pratiques qui tenaient encore lieu
 9 de sciences à cette époque...) W.A.vec cela, je savais les jugements que
 100 les autres faisaient de moi, et je ne voyais point qu'on m'estimât inré-

SPÉCIMEN DE DACTYLOGRAPHIE DE BASE (Suite et fin)

1 rieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns
 2 qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres.. E.t enfin notre
 3 siècle me semblait aussi florissant et aussi fertile en bons esprits
 4 qu'ait été aucun des précédents.. C.e qui me faisait prendre la liberté
 5 de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune
 6 doctrine dans le monde qui fût telle qu'on m'avait auparavant fait espé-
 7 rer..LJ.e ne laissais pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on
 8 s'occupe dans les écoles.. J.e savais que les langues que l'on y apprend
 9 sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentilles-
 110 se des fables réveille l'esprit; que les actions mémorables des histoires
 1 le relèvent, et qu'étant lues avec discrétion, elles aident à former le
 2 jugement; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversa-
 3 tion avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les
 4 auteurs. et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous décou-
 5 vrent que les meilleures de leurs pensées; que l'éloquence a des forces
 6 et des beautés incomparables; que la poésie a des délicatesses et des
 7 douceurs très ravissantes; que les mathématiques ont des inventions très
 8 subtiles. et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux
 9 qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes; que les
 120 écrits qui traitent des moeurs contiennent plusieurs enseignements et
 1 plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles; que la théologie
 2 enseigne à gagner le ciel; que la philosophie donne moyen de parler vrai-
 3 semblablement de toutes choses et se faire admirer des moins savants;
 4 (X.C.ette allusion ironique à la philosophie professée par ses maîtres,
 5 vise un enseignement plus soucieux de raisonnements impeccables et bril-
 6 lants que de vérité et de progrès de la connaissance et de la condition
 7 humaines...) Wque la jurisprudence, la médecine et les autres sciences
 8 apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent; et en-
 9 fin qu'il est bon de les avoir toutes examinées même les plus supersti-
 130 tieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur, et se
 1 garder d'en être trompé..LM.ais je croyais avoir déjà donné assez de
 2 temps aux langues. et même aussi à la lecture des livres anciens, et à
 3 leurs histoires, et à leurs fables.. C.ar c'est quasi le même de conver-
 4 ser avec ceux des autres siècles que de voyager.. I.l est bon de savoir
 5 quelque chose des moeurs de divers peuples, afin de juger des nôtres
 6 plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre
 7 nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire
 8 ceux qui n'ont rien vu.. M.ais, lorsqu'on emploie trop de temps à voya-
 9 ger, on devient enfin étranger en son pays; et, lorsqu'on est trop cu-
 140 rieux des choses qui se pratiquaient aux siècles passés, on demeure or-
 1 dinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci.. O.u-
 2 tre que les fables font imaginer plusieurs événements comme possibles
 3 qui ne le sont point, et que même les histoires les plus fidèles, si elles
 4 ne changent ni n'augmentent la valeur des choses pour les rendre plus
 5 dignes d'être lues, au moins en omettent-elles presque toujours les plus
 6 basses et moins illustres circonstances, d'où vient que le reste ne pa-
 7 rait pas tel qu'il est, et que ceux qui règlent leurs moeurs par les
 8 exemples qu'ils en tirent, sont sujets à tomber dans les extravagances
 9 des paladins de nos romans et à concevoir des desseins qui passent leurs
 150 forces..M.

COMMENTAIRES RELATIFS AUX SPÉCIMENS DE TEXTES NON CORRIGÉS PRÉSENTÉS CI-APRÈS

(Pour l'introduction automatique des corrections, voir plus loin, pages 12 et suivantes)

A partir du même ruban perforé obtenu par la frappe de base, ruban qui reproduit sous forme codée les signes portés sur les spécimens dactylographiques des pages 2, 3 et 4, on a obtenu successivement, par voie automatique, trois nouveaux rubans destinés à commander une Intertype Supervitesse T. T. S. de l'Imprimerie Nationale sur trois justifications : 144, 192 et 224 points.

On a conservé dans les trois cas le même style de caractères (Bodoni), le même corps (corps 10 Imprimerie Nationale), et la même hauteur de page (50 lignes de corps 10). Mais ce ne sont que des considérations d'ordre pratique, dues aux conditions dans lesquelles se déroulaient les essais, qui ont conduit à ne pas faire varier ces derniers éléments. Il n'y a aucune difficulté supplémentaire à le faire. Il est bien évident que c'est l'exécution de la coupure automatique des lignes qui pose le problème le plus ardu. Les essais ci-après montrent qu'il est résolu. On remarquera que, bien entendu, la coupure des lignes typographiques n'a aucun rapport avec celle des lignes dactylographiques. La plupart des coupures se font entre les mots. L'espace qui suit le dernier mot de la ligne est alors éliminé. Les espacements entre les mots, demeurent dans la limite fixée. Lorsque cette limite impose une coupure dans l'intérieur des mots celle-ci est correcte, sauf observations de détail qui sont commentées plus loin et qui ne soulèvent d'ailleurs que des problèmes dont la solution est incluse dans les principes du procédé. Le trait d'union est alors ajouté automatiquement en fin de ligne (il ne le serait pas si on coupait un mot composé sur un tel trait d'union).

REMARQUES PARTICULIÈRES

On a voulu faciliter l'examen des présents spécimens en attirant l'attention sur certains points qui ont paru intéressants.

On a groupé ces points sous les six rubriques ci-après. Au bas de chacune des pages ci-après on a simplement rappelé les lettres de rubriques avec la référence de l'endroit du texte qui appelait l'observation correspondante.

Les lignes du texte typographié ont été numérotées par page ou colonne. En tête et en pied on a indiqué les lignes dactylographiques qui correspondent au début et à la fin de la colonne.

A – Mot coupé, sans observations particulières.

B – Mot coupé avec rejet d'une syllabe muette. Outre qu'en certains cas — si la justification est courte — un travail non automatique n'est pas toujours en mesure de les éviter, il faut indiquer qu'il est possible, dans un stade plus élaboré du procédé B. B. R., de les proscrire (sauf en cas de nécessité absolue), lorsque la justification est supérieure à une certaine limite.

D'autres rejets sont discutables, car ils ne portent que sur deux lettres. La règle adoptée au cours des essais était de ne pas rejeter moins de deux lettres. Il est tout aussi possible de porter le minimum à trois. On peut même prévoir un minimum variable suivant le calibrage de la ligne.

C – Dans certaines lignes, les espaces excèdent la tolérance. Mais c'est parce qu'il n'était pas possible de ramener le premier mot de la ligne suivante, ou une partie de ce mot, dans la ligne considérée, et que, faute de ce faire, le total des blancs est néanmoins trop fort. La calculatrice a ajouté, alors, automatiquement, une espace fine à côté de chaque espace-bande, comme l'aurait fait un opérateur humain.

D – Les lettres doubles æ, œ, fl, ff, fi se forment automatiquement, par synthèse des deux signes distincts de la dactylographie, et dans la mesure où les signes contractés existent en matrices. Par exemple, certaines contractions existent en romain, mais non en italique. La calculatrice en tient compte.

E – Il manque une espace fine avant les deux points, avant les guillemets fermés, et après les guillemets ouverts.

On peut observer qu'il serait possible de fabriquer les matrices de la linotype correspondant à ce signe de ponctuation, avec un blanc évitant d'avoir à placer celui-ci séparément. Mais cela importe peu ici, car il est possible d'introduire automatiquement la commande de l'espace fine appelée après deux points ou le guillemet ouvert, et avant le guillemet fermé, sans que l'opérateur qui fait la frappe ait à s'en préoccuper. On a d'ailleurs profité de la défectuosité signalée ici (qui tient uniquement à un oubli lors de la frappe, qui aurait pu aussi bien survenir dans les procédés classiques), pour essayer le programme des corrections (voir spécimens relatifs aux corrections).

F – Alinéa.

JUSTIFICATION 144 POINTS

ligne 0

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée: car chacun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; (Il faut remarquer que, contrairement à notre usage, Descartes assimile ici le «bon sens» à la raison. L'expression dépasse la simple vie quotidienne et s'applique au domaine intellectuel.) et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent.

Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample ou aussi présente, (La mémoire est «présente» lorsque les souvenirs répondent à notre appel au moment précis où nous en avons besoin.) que quelques autres. Et je ne sache point de qualités que celles-ci qui servent à la perfection de l'esprit: car, pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire

ligne 26

qu'elle est tout entière en un chacun, et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes qui disent qu'il n'y a du plus ou du moins qu'entre les **accidents**, et non point entre les **formes** ou natures des **individus** d'une même **espèce**. Descartes fait allusion dans cette phrase à une distinction que fait dans tout être vivant, la philosophie du Moyen Age, à l'exemple d'Aristote. Par exemple, la **forme** ou nature de l'homme est l'ensemble des caractères (mammifère, bipède, etc.) qui différencie son espèce de celle des autres animaux. On comprend qu'elle est la même chez tous les individus. Tandis que leurs **accidents**, (couleur de leur peau, de leurs yeux, etc.) sont susceptibles de variations.

Mais je ne craindrai pas de dire que je pense avoir eu beaucoup d'heur de m'être rencontré dès ma jeunesse en certains chemins, qui m'ont conduit à des considérations et des maximes, dont j'ai formé une méthode, par laquelle il me semble que j'ai moyen d'augmenter par degrés ma connaissance et de l'élever peu à peu au plus haut point auquel la médiocrité de mon esprit et la courte durée de ma vie lui pourront permettre d'atteindre. Car j'en ai déjà recueilli de tels fruits, qu'encore qu'au jugement que je fais de moi-même, je tâche toujours de pencher vers le côté de la défiance plutôt que vers celui de la présomption; et que, regardant d'un œil de philosophe les diverses actions et entreprises de tous les hommes, il n'y en ait quasi aucune qui ne me semble vaine et inutile, je ne laisse pas de recevoir une extrême satisfaction du progrès que je pense avoir déjà fait en la recherche de la vérité, (Descartes est en effet fort avancé dans cette «recherche de la vérité», puisque la méthode, conçue dans ses grandes lignes dès 1619, lui avait permis en 1628 d'énoncer les grands principes de sa philosophie et de mener à bien de

lignes 52/53

nombreux travaux scientifiques.) et de concevoir de telles espérances pour l'avenir que si, entre les occupations des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit solidement bonne et importante, j'ose croire que c'est celle que j'ai choisie.

Toutefois, il se peut faire que je me trompe, et ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre que je prends pour de l'or et des diamants. Je sais combien nous sommes sujets à nous méprendre en ce qui nous touche; et combien aussi les jugements de nos amis nous doivent être suspects lorsqu'ils sont en notre faveur. Mais je serai bien aise de faire voir en ce discours quels sont les chemins que j'ai suivis, et d'y représenter ma vie comme un tableau, afin que chacun en puisse juger, et qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nouveau moyen de m'instruire, que j'ajouterai à ceux dont j'ai coutume de me servir.

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. (Cette déclaration s'accorde avec la lutte de Descartes contre l'autorité en matière philosophique. Prescrire une méthode aux hommes lui paraîtrait constituer un empiètement sur leur droit de libre examen.) Ceux qui se mêlent de donner des préceptes se doivent estimer plus habiles que ceux auxquels ils les donnent, et, s'ils manquent en la moindre chose, ils en sont blâmables. Mais, ne proposant cet écrit que comme une histoire, ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut-être aussi plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, j'espère qu'il sera utile à quelques-uns, sans être nuisible à personne, et que tous me sauront gré de ma franchise.

lignes 25/26

5-20-21-23-37-47
27-44
4
2-15-16-42-47
1-35

A
B
C
D
E
F

ligne 52

4-13-18-27-36-45
46-47
13-35-37-45
46-47
20

lignes 77/78

A
B
C
D
E
F

15-24-28-32-33-45
19
1-20
8-26

JUSTIFICATION 144 POINTS

ligne 78

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et, pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. (*Descartes reçut en effet, au Collège de Jésuites de La Flèche, une éducation littéraire très complète. Entre 164 et 1612 il étudia, dans les classes de Grammaire, de Rhétorique, d'Humanités et de Philosophie, toutes les branches dont il parle au paragraphe suivant.*) Mais, sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion. Car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me semblait n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, (*Le collège des Jésuites de La Flèche.*) s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares qui avaient pu tomber entre mes mains. (*Ces livres défendus traitaient de la magie, de l'alchimie et des autres pratiques qui tenaient encore lieu de sciences à cette époque.*) Avec cela, je savais les jugements que les autres faisaient de moi, et je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me semblait aussi florissant et aussi fertile en bons esprits qu'ait été aucun des précédents. Ce qui me faisait prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune doctrine

ligne 106

dans le monde qui fût telle qu'on m'avait auparavant fait espérer.

Je ne laissais pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savais que les langues que l'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentillesse des fables réveille l'esprit; que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu'étant lues avec discrétion, elles aident à former le jugement; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées; que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes; que les mathématiques ont des inventions très subtiles, et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles; que la théologie enseigne à gagner le ciel; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et se faire admirer des moins savants; (*Cette allusion ironique à la philosophie professée par ses maîtres, vise un enseignement plus soucieux de raisonnements impeccables et brillants que de vérité et de progrès de la connaissance et de la condition humaines.*) que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur, et se garder d'en être trompé.

Mais je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même

ligne 132

aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires, et à leurs fables. Car c'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu. Mais, lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays; et, lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquaient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci. Outre que les fables font imaginer plusieurs événements comme possibles qui ne le sont point, et que même les histoires les plus fidèles, si elles ne changent ni n'augmentent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d'être lues, au moins en omettent-elles presque toujours les plus basses et moins illustres circonstances, d'où vient que le reste ne paraît pas tel qu'il est, et que ceux qui règlent leurs mœurs par les exemples qu'ils en tirent, sont sujets à tomber dans les extravagances des paladins de nos romans et à concevoir des desseins qui passent leurs forces.

lignes 149/150

lignes 105/106

2-7-11-13-21-24-43

6-12-32-37-44

7-46

1

A

B

C

D

F

lignes 131/132

3-6-9-14-16-21-22-23

25-28-30-35-37-39-41

5-13-40

28-44-47

3-49

A

B

C

D

F

16-18-24

25

31

6-13-21-29

JUSTIFICATION 192 POINTS

ligne 0

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée: car chacun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; (*Il faut remarquer que, contrairement à notre usage, Descartes assimile ici le «bon sens» à la raison. L'expression dépasse la simple vie quotidienne et s'applique au domaine intellectuel.*) et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent.

Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample ou aussi présente, (*La mémoire est «présente» lorsque les souvenirs répondent à notre appel au moment précis où nous en avons besoin.*) que quelques autres. Et je ne sache point de qualités que celles-ci qui servent à la perfection de l'esprit: car, pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun, et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes qui disent qu'il n'y a du plus ou du moins qu'entre les **accidents**, et non point entre les **formes** ou natures des **individus** d'une même **espèce**. *Descartes fait allusion dans cette phrase à une distinction que fait dans tout être vivant, la philosophie du Moyen Âge, à l'exemple d'Aristote. Par exemple, la forme ou nature de l'homme est l'ensemble des caractères (mammifère, bipède, etc.) qui différencie son espèce de celle des autres animaux. On comprend qu'elle est la même chez tous les individus. Tandis que*

lignes 34/35

3-11-41-43
32

3-48
2-12-32-36
1-27

A
B

D
E
F

ligne 35

leurs **accidents**, (couleur de leur peau, de leurs yeux, etc.) sont susceptibles de variations.

Mais je ne craindrai pas de dire que je pense avoir eu beaucoup d'heur de m'être rencontré dès ma jeunesse en certains chemins, qui m'ont conduit à des considérations et des maximes, dont j'ai formé une méthode, par laquelle il me semble que j'ai moyen d'augmenter par degrés ma connaissance et de l'élever peu à peu au plus haut point auquel la médiocrité de mon esprit et la courte durée de ma vie lui pourront permettre d'atteindre. Car j'en ai déjà recueilli de tels fruits, qu'encore qu'au jugement que je fais de moi-même, je tâche toujours de pencher vers le côté de la défiance plutôt que vers celui de la présomption; et que, regardant d'un œil de philosophe les diverses actions et entreprises de tous les hommes, il n'y en ait quasi aucune qui ne me semble vaine et inutile, je ne laisse pas de recevoir une extrême satisfaction du progrès que je pense avoir déjà fait en la recherche de la vérité, (*Descartes est en effet fort avancé dans cette «recherche de la vérité», puisque la méthode, conçue dans ses grandes lignes dès 1619, lui avait permis en 1628 d'énoncer les grands principes de sa philosophie et de mener à bien de nombreux travaux scientifiques.*) et de concevoir de telles espérances pour l'avenir que si, entre les occupations des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit solidement bonne et importante, j'ose croire que c'est celle que j'ai choisie.

Toutefois, il se peut faire que je me trompe, et ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre que je prends pour de l'or et des diamants. Je sais combien nous sommes sujets à nous méprendre en ce qui nous touche; et combien aussi les jugements de nos amis nous doivent être suspects lorsqu'ils sont en notre faveur. Mais je serai bien aise de faire voir en ce discours quels sont les chemins que j'ai suivis, et d'y représenter ma vie comme un tableau, afin que chacun en puisse juger, et qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nouveau moyen de m'instruire, que j'ajouterai à ceux dont j'ai coutume de me servir.

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. (*Cette déclaration s'accorde avec la lutte de Descartes contre l'autorité en matière philosophique. Prescrire une méthode aux hommes lui paraîtrait constituer un*

lignes 69/70

12-21-24-47
27

14-15-21-40
21-22
3-31-44

JUSTIFICATION 192 POINTS

ligne 70

empiètement sur leur droit de libre examen.) Ceux qui se mêlent de donner des préceptes se doivent estimer plus habiles que ceux auxquels ils les donnent, et, s'ils manquent en la moindre chose, ils en sont blâmables. Mais, ne proposant cet écrit que comme une histoire ou, si vous l'aimez mieux que comme une fable en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut-être aussi plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, j'espère qu'il sera utile à quelques-uns, sans être nuisible à personne, et que tous me sauront gré de ma franchise.

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et, pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. (*Descartes reçut en effet, au Collège de Jésuites de La Flèche, une éducation littéraire très complète. Entre 164 et 1612 il étudia, dans les classes de Grammaire, de Rhétorique, d'Humanités et de Philosophie, toutes les branches dont il parle au paragraphe suivant.*) Mais, sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion. Car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me semblait n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, (*Le collège des Jésuites de La Flèche.*) s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares qui avaient pu tomber entre mes mains. (*Ces livres défendus traitaient de la magie, de l'alchimie et des autres pratiques qui tenaient encore lieu de sciences à cette époque.*) Avec cela, je savais les jugements que les autres faisaient de moi, et je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me semblait aussi florissant et aussi fertile en bons esprits qu'ait été aucun des précédents. Ce qui me faisait prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune doctrine dans le monde qui fût telle qu'on m'avait

ligne 106

lignes 70/106

lignes 107/150

3-7

17-46

13

A 2-5-13-16-27-58

B 12-29

D 20-32-34-41-46-53-57

F 2-36

lignes 106/107

auparavant fait espérer.

Je ne laissais pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savais que les langues que l'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentillesse des fables réveille l'esprit; que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu'étant lues avec discrétion, elles aident à former le jugement; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées; que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes; que les mathématiques ont des inventions très subtiles, et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles; que la théologie enseigne à gagner le ciel; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et se faire admirer des moins savants; (*Cette allusion ironique à la philosophie professée par ses maîtres, vise un enseignement plus soucieux de raisonnements impeccables et brillants que de vérité et de progrès de la connaissance et de la condition humaines.*) que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur, et se garder d'en être trompé.

Mais je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires, et à leurs fables. Car c'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu. Mais, lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays; et, lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquaient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci. Outre que les fables font

lignes 141/142

lignes 142/143

imaginer plusieurs événements comme possibles qui ne le sont point, et que même les histoires les plus fidèles, si elles ne changent ni n'augmentent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d'être lues, au moins en omettent-elles presque toujours les plus basses et moins illustres circonstances, d'où vient que le reste ne paraît pas tel qu'il est, et que ceux qui règlent leurs mœurs par les exemples qu'ils en tirent, sont sujets à tomber dans les extravagances des paladins de nos romans et à concevoir des desseins qui passent leurs forces.

lignes 149/150

JUSTIFICATION 224 POINTS

ligne 0

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée: car chacun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; (*Il faut remarquer que, contrairement à notre usage, Descartes assimile ici le «bon sens» à la raison. L'expression dépasse la simple vie quotidienne et s'applique au domaine intellectuel.*) et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent.

Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample ou aussi présente, (*La mémoire est «présente» lorsque les souvenirs répondent à notre appel au moment précis où nous en avons besoin.*) que quelques autres. Et je ne sache point de qualités que celles-ci qui servent à la perfection de l'esprit: car, pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun, et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes qui disent qu'il n'y a du plus ou du moins qu'entre les **accidents**, et non point entre les **formes** ou natures des **individus** d'une même **espèce**. *Descartes fait allusion dans cette phrase à une distinction que fait dans tout être vivant, la philosophie du Moyen Âge, à l'exemple d'Aristote. Par exemple, la forme ou nature de l'homme est l'ensemble des caractères (mammifère, bipède, etc.) qui différencie son espèce de celle des autres animaux. On comprend qu'elle est la même chez tous les individus. Tandis que leurs accidents, (couleur de leur peau, de leurs yeux, etc.) sont susceptibles de variations.*

Mais je ne craindrai pas de dire que je pense avoir eu beaucoup d'heur de m'être rencontré dès ma jeunesse en certains chemins, qui m'ont conduit à des considérations et à des maximes, dont j'ai formé une méthode, par laquelle il me semble que j'ai moyen d'augmenter par degrés ma connaissance et de l'élever peu à peu au plus haut point

lignes 41/42

auquel la médiocrité de mon esprit et la courte durée de ma vie lui pourront permettre d'atteindre. Car j'en ai déjà recueilli de tels fruits, qu'encore qu'au jugement que je fais de moi-même, je tâche toujours de pencher vers le côté de la défiance plutôt que vers celui de la présomption; et que, regardant d'un œil de philosophe les diverses actions et entreprises de tous les hommes, il n'y en ait quasi aucune qui ne me semble vaine et inutile, je ne laisse pas de recevoir une extrême satisfaction du progrès que je pense avoir déjà fait en la recherche de la vérité, (*Descartes est en effet fort avancé dans cette «recherche de la vérité», puisque la méthode, conçue dans ses grandes lignes dès 1619, lui avait permis en 1628 d'énoncer les grands principes de sa philosophie et de mener à bien de nombreux travaux scientifiques.*) et de concevoir de telles espérances pour l'avenir que si, entre les occupations des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit solidement bonne et importante, j'ose croire que c'est celle que j'ai choisie.

Toutefois, il se peut faire que je me trompe, et ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre que je prends pour de l'or et des diamants. Je sais combien nous sommes sujets à nous méprendre en ce qui nous touche; et combien aussi les jugements de nos amis nous doivent être suspects lorsqu'ils sont en notre faveur. Mais je serai bien aise de faire voir en ce discours quels sont les chemins que j'ai suivis, et d'y représenter ma vie comme un tableau, afin que chacun en puisse juger, et qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nouveau moyen de m'instruire, que j'ajouterai à ceux dont j'ai coutume de me servir.

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. (*Cette déclaration s'accorde avec la lutte de Descartes contre l'autorité en matière philosophique. Prescrire une méthode aux hommes lui paraîtrait constituer un empiètement sur leur droit de libre examen.*) Ceux qui se mêlent de donner des préceptes se doivent estimer plus habiles que ceux auxquels ils les donnent, et, s'ils manquent en la moindre chose, ils en sont blâmables. Mais, ne proposant cet écrit que comme une histoire, ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut-être aussi plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, j'espère qu'il sera utile à quelques-uns, sans être nuisible à personne, et que tous me sauront gré de ma franchise.

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et, pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. (*Descartes reçut en effet, au Collège de Jésuites de La Flèche, une*

lignes 40/41

14

8

3-41

1-10-27-30

1-23-45

A

B

D

E

F

lignes 80/81

13-14-23-27-28-34-39

5-6-10-15-26-50

11

19-30-46

JUSTIFICATION 224 POINTS

lignes 81/82

éducation littéraire très complète. Entre 164 et 1612 il étudia, dans les classes de Grammaire, de Rhétorique, d'Humanités et de Philosophie, toutes les branches dont il parle au paragraphe suivant.) Mais, sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion. Car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me semblait n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes, (*Le collège des Jésuites de La Flèche.*) s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares qui avaient pu tomber entre mes mains. (*Ces livres défendus traitaient de la magie, de l'alchimie et des autres pratiques qui tenaient encore lieu de sciences à cette époque.*) Avec cela, je savais les jugements que les autres faisaient de moi, et je ne voyais point qu'on m'estimât inférieur à mes condisciples, bien qu'il y en eût déjà entre eux quelques-uns qu'on destinait à remplir les places de nos maîtres. Et enfin notre siècle me semblait aussi florissant et aussi fertile en bons esprits qu'ait été aucun des précédents. Ce qui me faisait prendre la liberté de juger par moi de tous les autres, et de penser qu'il n'y avait aucune doctrine dans le monde qui fût telle qu'on m'avait auparavant fait espérer.

Je ne laissais pas toutefois d'estimer les exercices auxquels on s'occupe dans les écoles. Je savais que les langues que l'on y apprend sont nécessaires pour l'intelligence des livres anciens; que la gentillesse des fables réveille l'esprit; que les actions mémorables des histoires le relèvent, et qu'étant lues avec discrétion, elles aident à former le jugement; que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée, en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées; que l'éloquence a des forces et des beautés incomparables; que la poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes; que les mathématiques ont des inventions très subtiles, et qui peuvent beaucoup servir tant à contenter les curieux qu'à faciliter tous les arts et diminuer le travail des hommes; que les écrits qui traitent des mœurs contiennent plusieurs enseignements et plusieurs exhortations à la vertu qui sont fort utiles; que la théologie enseigne à gagner le ciel; que la philosophie donne moyen de parler vraisemblablement de toutes choses et se faire admirer des moins savants; (*Cette allusion ironique à la philosophie professée par ses maîtres, vise un enseignement plus sou-*

lignes 124/125

29-34-39-44-50

16

24-44

29

A

B

D

E

F

lignes 125/126

cieux de raisonnements impeccables et brillants que de vérité et de progrès de la connaissance et de la condition humaines.) que la jurisprudence, la médecine et les autres sciences apportent des honneurs et des richesses à ceux qui les cultivent; et enfin qu'il est bon de les avoir toutes examinées même les plus superstitieuses et les plus fausses, afin de connaître leur juste valeur, et se garder d'en être trompé.

Mais je croyais avoir déjà donné assez de temps aux langues, et même aussi à la lecture des livres anciens, et à leurs histoires, et à leurs fables. Car c'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles que de voyager. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs de divers peuples, afin de juger des nôtres plus sainement, et que nous ne pensions pas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule et contre raison, ainsi qu'ont coutume de faire ceux qui n'ont rien vu. Mais, lorsqu'on emploie trop de temps à voyager, on devient enfin étranger en son pays; et, lorsqu'on est trop curieux des choses qui se pratiquaient aux siècles passés, on demeure ordinairement fort ignorant de celles qui se pratiquent en celui-ci. Outre que les fables font imaginer plusieurs événements comme possibles qui ne le sont point, et que même les histoires les plus fidèles, si elles ne changent ni n'augmentent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d'être lues, au moins en omettent-elles presque toujours les plus basses et moins illustres circonstances, d'où vient que le reste ne paraît pas tel qu'il est, et que ceux qui règlent leurs mœurs par les exemples qu'ils en tirent, sont sujets à tomber dans les extravagances des paladins de nos romans et à concevoir des desseins qui passent leurs forces.

lignes 149/150

24

3

5-6-22-28

8

DACTYLOGRAPHIE DES CORRECTIONS

CORRECTIONS POUR LE TEXTE EN 192 POINTS

0 EOB1 J1091+50H2500.L.e EOB11 partagée1: E8B3 .(.1bon E8B4 sens1.).
 1 E21B7 .(.1présentel.). E30B9 fait, E44B12 queK1K500K352
 2 E49B11 .(.1recher-E50B4 vérité1.)., E62B10 enK2K500K352
 3 E80B1 uneK3K300K352 E83B4 .1604. E92B3 hommes EO

CORRECTIONS POUR LE TEXTE EN 224 POINTS

0 EOB1 J1274+50H2500.L.e EOB11 partagée1: E8B3 .(.1bon E8B4 sens1.).
 1 E21B7 .(.1présentel.). E30B9 fait, E44B12 queK1K500K352
 2 E49B11 .(.1recher-E50B4 vérité1.)., EO

NOTATIONS

- E Ligne dans laquelle se trouve la correction à faire.
- B Numéro du mot à corriger dans la ligne (on entend par « mot » l'ensemble des signes contenus entre deux espaces justifiantes).
- J Justification.
- + Total de la force de corps et de l'interlignage.
- H Hauteur de page.
- K Annonce de cliché à placer (on donne successivement, et dans l'ordre : le numéro du cliché, sa hauteur, sa largeur).

JUSTIFICATION 192 POINTS

ligne 0

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point contume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; *(Il faut remarquer que, contrairement à notre usage, Descartes assimile ici le « bon sens » à la raison. L'expression dépasse la simple vie quotidienne et s'applique au domaine intellectuel.)* et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent.

Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample ou aussi présente, *(La mémoire est « présente » lorsque les souvenirs répondent à notre appel au moment précis où nous en avons besoin.)* que quelques autres. Et je ne sache point de qualités que celles-ci qui servent à la perfection de l'esprit: car, pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun, et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes qui disent qu'il n'y a du plus ou du moins qu'entre les **accidents**, et non point entre les **formes** ou natures des **individus** d'une même **espèce**. *Descartes fait allusion dans cette phrase à une distinction que fait, dans tout être vivant, la philosophie du Moyen Age, à l'exemple d'Aristote. Par exemple, la forme ou nature de l'homme est l'ensemble des caractères (mammifère, bipède, etc.) qui différencie son espèce de celle des autres animaux. On comprend qu'elle est la même chez tous les individus. Tandis que*

lignes 34/35

COMMENTAIRES

E0B1 – Dactylographie : ligne zéro, mot 1.

Typographie : page 1, ligne 1.

Au lieu de : +50H2500.L.e

mettre : J1091+50H2500.L.e

C'est-à-dire : rectifier la justification, qui devient 1091 unités B.B.R., au lieu de 818. Théoriquement, pour faire 192 points de l'Imprimerie Nationale, il

$$10 \quad \text{faudrait } \frac{192 \times 0,399}{0,07} = 1\,094 \text{ unités B.B.R.}$$

En fait l'expérience prouve qu'il est nécessaire de prendre une marge imputable aux irrégularités d'épaisseur des matrices et aux menus corps étrangers qui peuvent s'introduire entre elles. On a donc diminué la justification théorique de 3 unités.

La hauteur de page, le corps et l'interlignage sont inchangés, à savoir :

— corps 10 l. N. plein soit 3,99 mm, valant $399/7 = 57$ unités B. B. R.

— hauteur de page, 50 lignes pleines, soit $57 \times 50 = 2\,850$ unités B. B. R.

En fait, au cours des expériences, on ne s'est pas préoccupé des valeurs absolues, mais seulement du nombre de lignes, ce qui ne laissait aux chiffres ci-dessus qu'une valeur de proportion. On a compté les lignes pour 50 unités (au lieu de 57), et la hauteur de page pour $50 \times 50 = 2\,500$ (au lieu de 2 850).

Cette divergence, sans importance, entraînera, pour l'introduction des clichés habillés, la nécessité de compter également pour cette opération, chaque ligne pour 50 unités (voir plus haut).

Noter enfin qu'on a englobé l'article .L.e dans la correction parce qu'il faut aller jusqu'au plus proche espace justifiant.

E0B11 – Dactylographie : ligne zéro, mot 11.

Typographie : page 1, ligne 2.

Au lieu de : partagée:

mettre : partagée :

C'est-à-dire introduire devant : l'espace fine qui manquait. Sur la dactylographie de la correction cette espace fine est figurée par la lettre l en rouge.

E8B3 – Dactylographie : ligne 8, mot 3.

Typographie : page 1, ligne 12.

Au lieu de : «bon

mettre : « bon

C'est-à-dire introduire après « l'espace fine qui manquait.

E8B4 – Dactylographie : ligne 8, mot 4.

Typographie : page 1, ligne 12.

Voir ci-dessus : espace fine avant le guillemet fermé.

Cette correction et la correction précédente sont introduites séparément parce qu'on a prévu dans le programme expérimental la correction mot par mot. Il est possible de prévoir des variantes à ce programme.

E21B7 – Dactylographie : ligne 27, mot 7.

Typographie : page 1, ligne 32.

Au lieu de : «présente»

mettre : « présente »

C'est-à-dire introduire les deux espaces fines entre le mot et les guillemets.

E30B9 – Dactylographie : ligne 30, mot 9.

Typographie : page 1, ligne 45.

Au lieu de : fait

mettre : fait,

C'est-à-dire introduire la virgule qui avait été omise.

JUSTIFICATION 192 POINTS**ligne 35**

leurs **accidents**, (couleur de leur peau, de leurs yeux, etc.) sont susceptibles de variations.

Mais je ne craindrai pas de dire que je pense avoir eu beaucoup d'heur de m'être rencontré dès ma jeunesse en certains chemins, qui m'ont conduit à des considérations et des maximes, dont j'ai formé une méthode, par laquelle il me semble que j'ai moyen d'augmenter par degrés ma connaissance et de l'élever peu à peu au plus haut point auquel la médiocrité de mon esprit et la courte durée de ma vie lui pourront permettre d'atteindre. Car j'en ai déjà recueilli de tels fruits, qu'encore qu'au jugement que je fais de moi-même, je tâche toujours de pencher vers le côté de la défiance plutôt que vers

celui de la présomption; et que, regardant d'un œil de philosophe les diverses actions et entreprises de tous les hommes, il n'y en ait quasi aucune qui ne me semble vaine et inutile, je ne laisse pas de recevoir une extrême satisfaction du progrès que je pense avoir déjà fait en la recherche de la vérité, (*Descartes est en effet fort avancé*

dans cette « recherche de la vérité » puisque la méthode, conçue dans ses grandes lignes dès 1619, lui avait permis en 1628 d'énoncer les grands principes de sa philosophie et de mener à bien de nombreux travaux scientifiques.) et de concevoir de telles espérances pour l'avenir que si, entre les occupations des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit solidement bonne et importante, j'ose croire que c'est celle que j'ai choisie.

Toutefois, il se peut faire que je me trompe, et ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre que je prends pour de l'or et des diamants. Je sais combien nous sommes sujets à nous méprendre en ce qui nous touche; et combien aussi les jugements de nos amis nous doivent être suspects lorsqu'ils sont en notre faveur. Mais je serai bien aise de faire voir en ce discours quels les chemins que j'ai suivis, et d'y représenter ma vie comme un tableau, afin que chacun en puisse juger, et qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nouveau moyen de m'instruire, que j'ajouterai à ceux dont j'ai coutume de me servir.

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. (*Cette déclai-*

ligne 67**COMMENTAIRES**

E44B12 – Dactylographie : ligne 44, mot 12.

Typographie : page 2, ligne 14.

Au lieu de : que

mettre : que KIK500K352

C'est-à-dire, indiquer à la machine qu'à partir de ce point du texte on peut opportunément songer à faire apparaître le cliché n° 1, dont la hauteur est de 500 unités B. B. R. (soit $500/50 = 10$ lignes) et dont la largeur est de 352 unités B. B. R., soit 24,6 millimètres ou 62 points I.N. On notera que l'emplacement de ce cliché apparaît en effet sur le plomb, par le jeu du cadratinage à gauche (à gauche car il s'agit du premier cliché d'une page paire). On a utilisé les cadratins. Mais pour opérer sur des largeurs plus grandes sans risques de vider le canal on peut faire appel aux 10 chiffres sur demi-cadratin, libérés par permutation circulaire.

E49B11 – Dactylographie : ligne 49, mot 11.

Typographie : page 2, ligne 25.

Voir corrections précédentes du même type : introduction d'espaces fines avant ou après les guillemets.

E50B4 – Dactylographie : ligne 50, mot 4.

Typographie : page 2, ligne 25.

Voir ci-avant.

E62B10 – Dactylographie : ligne 62, mot 10.

Typographie : page 2, ligne 43.

Au lieu de : en

mettre : en K2K500K352

C'est-à-dire, indiquer à la machine qu'à partir de ce point du texte on peut opportunément songer à faire apparaître le cliché n° 2, dont la hauteur est de 500 unités B. B. R. (soit $500/50 = 10$ lignes) et la largeur 352 unités B. B. R., soit 24,6 millimètres ou 62 points I. N.

La calculatrice constate qu'il ne lui reste plus que 8 lignes à faire, ligne en cours comprise, avant d'atteindre le bas de la page. Il n'est donc pas possible de placer un cliché de hauteur équivalente à 10 lignes. Ce cliché sera donc reporté à la page suivante. C'est ce qui s'observe en effet. On a fixé dans le programme de composer au moins une ligne pleine en haut de page avant de placer le cliché, règle évidemment arbitraire et facile à modifier. D'autre part, on tombe en page 3, qui est impaire, et c'est le premier cliché de la page. La machine le place à droite.

Noter ici une anomalie qui s'est produite au cours de l'essai et dont l'origine n'a pu être recherchée, faute de temps, la machine ne pouvant être immobilisée très longtemps au profit de ces essais : les blancs des lignes n° 2 et 3 sont anormalement grands. Les essais sont présentés tels qu'ils ont été obtenus, sans qu'il y ait été fait de retouche. Cette anomalie ne présente évidemment aucun caractère de gravité, car une recherche plus prolongée aurait permis d'en déceler l'origine et d'y porter remède.

JUSTIFICATION 192 POINTS

ligne 68

ration s'accorde avec la lutte de Descartes contre l'autorité en matière philosophique. Prescrire une méthode aux hommes lui paraîtrait constituer un empiètement sur leur droit de libre examen.) Ceux qui se mêlent de donner des préceptes se doivent estimer plus habiles que ceux auxquels ils les donnent, et, s'ils manquent en la moindre chose, ils en sont blâmables. Mais, ne proposant cet écrit que comme une histoire, ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut-être aussi plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, j'espère qu'il sera utile à quelques-uns, sans être nuisible à personne, et que tous me sauront gré de ma franchise.

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et, pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir une connaissance claire et assurée de tout ce qui est utile à la vie, j'avais un extrême désir de les apprendre. (Descartes reçut en effet, au Collège de Jésuites de La Flèche, une éducation littéraire très complète. Entre 164 et 1612 il étu-

dia, dans les classes de Grammaire, de Rhétorique, d'Humanités et de Philosophie, toutes les branches dont il parle au paragraphe suivant.) Mais, sitôt que j'eus achevé tout ce cours d'études, au bout duquel on a coutume d'être reçu au rang des doctes, je changeai entièrement d'opinion. Car je me trouvais embarrassé de tant de doutes et d'erreurs qu'il me semblait n'avoir fait autre profit, en tâchant de m'instruire, sinon que j'avais découvert de plus en plus mon ignorance. Et néanmoins j'étais en l'une des plus célèbres écoles de l'Europe, où je pensais qu'il devait y avoir de savants hommes (Le collège des Jésuites de La Flèche.) s'il y en avait en aucun endroit de la terre. J'y avais appris tout ce que les autres y apprenaient; et même, ne m'étant pas contenté des sciences qu'on nous enseignait, j'avais parcouru tous les livres traitant de celles qu'on estime les plus curieuses et les plus rares qui avaient pu tomber entre mes mains. (Ces livres défendus traitaient de la magie, de l'alchimie et des autres pratiques qui tenaient encore lieu de sciences à cette époque.) Avec cela, je savais les jugements que les autres faisaient de moi, et je ne voyais point qu'on

ligne 100

COMMENTAIRES

E62B10 – Dactylographie : ligne 62, mot 10.
Typographie : page 3, ligne 2.
Placement du cliché n° 2 : voir le commentaire à la page précédente.

E80B1 – Dactylographie : ligne 80, mot 1.
Typographie : page 3, ligne 21.
Au lieu de : une
mettre : une K3K300K352

C'est-à-dire, indiquer à la machine qu'à partir de ce point du texte on peut opportunément songer à faire apparaître le cliché n° 3, dont la hauteur est de 300 unités B. B. R. (soit $300/50 = 6$ lignes) et la largeur 352 unités B. B. R., soit 24,6 millimètres ou 62 points I. N.

Ce cliché est le deuxième d'une page impaire, il se place à gauche. Bien entendu, si son annonce était apparue avant que le cliché n° 2 eût été complètement longé, son apparition eût été différée.

E83B4 – Dactylographie : ligne 83, mot 4.
Typographie : page 3, ligne 27.
Au lieu de : 164
mettre : 1604

A la dactylographie on a oublié de frapper le zéro du nombre 1604. Il s'est avéré, au cours de l'essai d'introduction de la correction, que celle-ci ne se faisait pas. Pour les motifs pratiques exposés plus haut, qui sont sans rapports avec les principes du procédé, on n'a pas pu disposer de la machine pendant le temps nécessaire pour rechercher l'origine de la panne, y porter remède, et recommencer l'essai.

Celui-ci est présenté tel qu'il a été obtenu, sans qu'il y ait été apporté de retouche.

E92B3 – Dactylographie : ligne 92, mot 3.
Typographie : page 3, ligne 39.
Au lieu de : hommes,
mettre : hommes

C'est-à-dire supprimer la virgule.

JUSTIFICATION 224 POINTS

ligne 0

Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en être si bien pourvu que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes; (Il faut remarquer que, contrairement à notre usage, Descartes assimile ici le « bon sens » à la raison. L'expression dépasse la simple vie quotidienne et s'applique au domaine intellectuel.) et ainsi que la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien. Les plus grandes âmes sont capables des plus grands vices aussi bien que des plus grandes vertus; et ceux qui ne marchent que fort lentement peuvent avancer beaucoup davantage s'ils suivent toujours le droit chemin, que ne font ceux qui courent et qui s'en éloignent.

Pour moi, je n'ai jamais présumé que mon esprit fût en rien plus parfait que ceux du commun; même j'ai souvent souhaité d'avoir la pensée aussi prompte, ou l'imagination aussi nette et distincte, ou la mémoire aussi ample ou aussi présente, (La mémoire est « présente » lorsque les souvenirs répondent à notre appel au moment précis où nous en avons besoin.) que quelques autres. Et je ne sache point de qualités que celles-ci qui servent à la perfection de l'esprit: car, pour la raison, ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun, et suivre en ceci l'opinion commune des philosophes qui disent qu'il n'y a du les formes ou natures des individus d'une même espèce. plus ou du moins qu'entre les accidents, et non point entre Descartes fait allusion dans cette phrase à une distinction que fait, dans tout être vivant, la philosophie du Moyen Âge, à l'exemple d'Aristote. Par exemple, la forme ou nature de l'homme est l'ensemble des caractères (mammifère, bipède, etc.) qui différencie son espèce de celle des autres animaux. Tandis que leurs accidents, (couleur de leur peau, de leurs yeux, etc.) sont susceptibles de variations.

Mais je ne craindrai pas de dire que je pense avoir eu beaucoup d'heur de m'être rencontré dès ma jeunesse en certains chemins, qui m'ont conduit à des considérations et des maximes, dont j'ai formé une méthode, par laquelle il me semble que j'ai moyen d'augmenter par degrés ma connaissance et de l'élever peu à peu au plus haut point

lignes 40/41

lignes 41/42

auquel la médiocrité de mon esprit et la courte durée de ma vie lui pourront permettre d'atteindre. Car j'en ai déjà recueilli de tels fruits, qu'encore qu'au jugement que je fais de moi-même, je tâche toujours de pencher vers le côté de la défiance plutôt que vers celui de la présomption; et que, regardant d'un œil de philosophe les diverses actions et entreprises de tous les hommes, il n'y en ait quasi aucune qui ne me semble vaine et inutile, je ne laisse pas de recevoir une extrême satisfaction du progrès que je pense avoir déjà fait en la recherche de la vérité, (Descartes est en effet fort avancé dans cette « recherche de la vérité », puisque la méthode, conçue dans ses grandes lignes dès 1619, lui avait permis en 1628 d'énoncer les grands principes de sa philosophie et de mener à bien de nombreux travaux scientifiques.) et de concevoir de telles espérances pour l'avenir que si, entre les occupations des hommes purement hommes, il y en a quelqu'une qui soit solidement bonne et importante, j'ose croire que c'est celle que j'ai choisie.

Toutefois, il se peut faire que je me trompe, et ce n'est peut-être qu'un peu de cuivre et de verre que je prends pour de l'or et des diamants. Je sais combien nous sommes sujets à nous méprendre en ce qui nous touche; et combien aussi les jugements de nos amis nous doivent être suspects lorsqu'ils sont en notre faveur. Mais je serai bien aise de faire voir en ce discours quels sont les chemins que j'ai suivis, et d'y représenter ma vie comme un tableau, afin que chacun en puisse juger, et qu'apprenant du bruit commun les opinions qu'on en aura, ce soit un nouveau moyen de m'instruire, que j'ajouterai à ceux dont j'ai coutume de me servir.

Ainsi mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne. (Cette déclaration s'accorde avec la lutte de Descartes contre l'autorité en matière philosophique. Prescrire une méthode aux hommes lui paraîtrait constituer un empiètement sur leur droit de libre examen.) Ceux qui se mêlent de donner des préceptes se doivent estimer plus habiles que ceux auxquels ils les donnent, et, s'ils manquent en la moindre chose, ils en sont blâmables. Mais, ne proposant cet écrit que comme une histoire, ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable en laquelle, parmi quelques exemples qu'on peut imiter, on en trouvera peut-être aussi plusieurs autres qu'on aura raison de ne pas suivre, j'espère qu'il sera utile à quelques-uns, sans être nuisible à personne, et que tous me sauront gré de ma franchise.

J'ai été nourri aux lettres dès mon enfance, et, pour ce qu'on me persuadait que par leur moyen on pouvait acquérir

ligne 79

COMMENTAIRES

Pour les corrections introduites dans le texte ci-dessus il suffit de se reporter aux commentaires relatifs au texte corrigé sur 192 points. Les seuls commentaires particuliers à cet essai sur 224 points sont les suivants :

Justification 1274 unités B. B. R. En principe on devrait avoir $\frac{224 \times 0,399}{0,07} = 1277$. On a adopté 3 unités de moins, soit

1 274, pour le motif exposé à propos de l'essai sur 192 points.

Remarquer le placement un peu différent du cliché n° 1 par rapport au texte.

Remarquer les espaces fines avant les (:) de la ligne 1, page 1, et à côté des divers guillemets.

Noter la virgule rajoutée à la ligne 38, page 1, après le mot (fait).

IMPRIMERIE
NATIONALE
